

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 47

Artikel: L'arche de Noé
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223570>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Adan, là avâi iena de clliâo dame féministe que l'avâi asséyi de vère se dein la Bibllia lài arâi pas bin dâi z'affrére pe galéze se l'avant ètâ fété pè dâi fenne, na pas pè dâi z'hommo. Et mîmameint su lè bête.

Dinse, vo séde que dein l'artse sè dit que Noé l'avâi latsi on pindzon, et que clli pindzon l'étai revégnâi avoué onna brantse de clliâo z'avan de per lé, qu'on lâo dit olivier. Adan, cllia dama l'a de dinse ào menistre :

— Ne peinsâ-vo pas, monsu lo. menistre, que Noé n'a pas einvouyî on pindzon, mâ onna fémalla pindzon, onna pindzonna ?

— Oh ! que na ! so repond lo menistre. Onna fémalla, que sâi de pindzon ào bin d'autro, n'arâi pas pu restâ asse grand temps lo mor clliou. L'arâi tot laissi corre !

Marc à Louis.

DEIN LO TRAM

LO Djanet ào commis ètâi zu pè Lozena, po visitâ ci Comptoir qu'on lài fâ ti lè z'ans pè Beaulieu. L'avâi prei lo tram devant la gare et s'etâi chétâ su on bin io restâve just' onna pliee vuido.

Vaitc qu'ao premi arrêt montè dein ci tram onna dama que du sè teni su sè pâ, proutse de la porta. Clliâ dama l'étai onna granta chétâ que datâv' omeinte de l'annâe dâi Bourbaki, mâ que sè creyâi onco galéza, quemin cein arreve prao soveint tsi le fenné que ne sant plieue dzouvenè...

Djanet, qu'avâi einvia d'allumâ sa bouffârda et que sâ lè ballé manâires vu que l'a zu ètâ dein lo temps à l'Ecoûla dâo Tsamp dè l'Air, ne fâ ne ion ne douâ: sâ lâiv et dit :

— Madama, vo pâodè preindre ma pliace, mè conteinteri de la voûtra.

La dama, tota benêze dé vère qu'on hommo l'avâi remarquâi, fâ risette à Dzanet et lài dit, ein lâi fasaint dâi galéza manâire :

— Je vous remercie, monsieur. Au moins, vous, vous êtes un galant homme !

— Oï, madama, que répond Djanet, ein allumeint sa pipa, su pas quemin clliâ malotrus, qu'on pâo vère mîmameint pè Lozena, que ne bâillant lâo pliace qu'âi fenné qu'ant bouna facon !

Sami.

A QUELQU'UN QUI ME TRAITAIT DE REGENT

(D'après Philippe Godet).

Régent, mais oui, c'est bien possible !
Je suis un régent, simplement,
J'ai une écriture lisible

Et j'ai peur du Département.

Je ne roule point en carrosse,

Je suis docile et diligent,

J'ai peu d'écus, beaucoup de gosses...
Que voulez-vous ? Je suis régent.

Je n'ai pas de grandes lumières,

Je me contente d'un falot,

Je turbine l'année entière,

Ne fumant que de vieux mégots.

Je distribue avec largesse

Les fruits d'un cerveau indigent,

Et j'ai très peur de la vieillesse,

Car on se rit des vieux régents.

N'étant point universitaire,

Je me fais souvent relancer,

Car je suis un « simple primaire »

Et piétine au lieu d'avancer

Et l'on confie à d'autres maîtres

Les écoliers intelligents.

Je fais ce que je peux des pierres.

Que voulez-vous ? Je suis régent.

Lisette.

L'Arche de Noé. — Une très grosse dame monte dans le tramway sur la place de la gare à X. A grand'peine, elle parvient à s'asseoir, forçant tous ses voisins à se serrer comme des harengs.

Un monsieur, peu galant assurément, dit à son vis-à-vis :

— Je me demande si les tramways sont faits pour mener des éléphants ?

La grosse dame, qui a entendu :

— Ils sont faits, monsieur, pour mener toutes sortes de bêtes.

PENAU DE LA RIPONNE

FEIGNANT.

CN entendait vaguement les bruits attardés de la rue : un char qui grincait, le vacarme mou des tapis qu'on bat dans la cour, la rumeur qui montait de la pinte proche. Et puis d'autres bruits, plus lointains, étouffés, confus, qui étaient comme la respiration fievreuse de la ville.

Pénau, toujours assis sur sa marche d'escalier, écoutait. Quelque chose de mystérieux, une angoisse subite, semblait haletter dans l'ombre malodorante. Il se prit à songer. A sa vie de tous les jours faite d'heures calmes et pareilles ; à son logis dont il ne voyait pas la misère ; à sa femme et au mépris résigné dont elle l'abreuvait ; à tous ces gens qui sans cesse et sans indulgence l'appelaient « feignant ! »... Ce mot bourdonnait à ses oreilles comme un insecte malfaisant. — Depuis si longtemps qu'il se l'entendait dire, il n'avait jamais su exactement, sa vraie signification. — Un jour, ayant découvert un vieux dictionnaire, il l'avait ouvert ; et, péniblement, il avait cherché. Il se souvenait encore des « crouilles » noms qu'il avait trouvé là : *faiblissant, faienier, faille, failli...* Mais de « *feignant* », point. Et, de ne pas la connaître mieux, l'injure lui avait paru plus menaçante, plus mauvaise. « Feignant », qu'est-ce que cela pouvait bien signifier au juste ?... Son esprit tournoyait autour de ce mot, le déchiquetait, comme un oiseau crève, à coups de bec, la feuille de papier que le vent apporte près de son nid. — La tête dans ses mains, et ses coudes sur les genoux, il oubliait l'heure et l'endroit; il s'oubliait lui-même. Parbleu, il savait bien qu'il n'aimait pas travailler ! Il savait bien qu'il ne pourrait jamais, jamais faire autre chose que se chauffer au bon soleil de la Riponne, sans pensée et sans désir ! avide comme une bête. — Était-ce sa faute ?

Travailler ? Il avait essayé ! Il essayait encore quand on venait le chercher pour faire l'homme-sandwich ; ou encore en hiver, quand il n'y avait vraiment pas moyen de faire autrement. Mais cela donnait toujours de si mauvais résultats qu'il valait mieux ne pas en parler. Parbleu, les honnêtes gens ne se rendent pas compte ! Etre paresseux, c'est être malade !... C'est avoir quelque chose dans les membres et dans l'esprit qui vous cloue là comme un impotent. Bien sûr, c'est être malade. Est-ce qu'on va reprocher à un aveugle d'être aveugle ? Est-ce qu'on va reprocher à un paralytique d'être paralysé ? Non ! Alors ?...

Quelqu'un, soudain, monta l'escalier. On entendait un souffle court qui se précipitait. La femme de Pénau émergea de l'ombre comme d'un puits profond. Elle dit simplement :

— Ah ! tu es là !...

...et puis ouvrit. A son bras brinqueballait le petit panier qu'elle emportait toujours pour aller en journées.

Pénau se leva, entra ; et comme il en avait l'habitude s'assit dans le coin le plus sombre de la cuisine, sur le tabouret le plus boîteux, humble comme un chien de fourrière. Ils souperent en silence ; puis, la femme prit au fond du panier la *Feuille d'Avis*, qu'elle avait apportée, et se mit à lire. Pénau, lui, resta devant la table, continuant ses pensées de tout à l'heure.

Soudain, sa femme se tourna vers lui et, de sa voix basse, traînante, cassée, où la résignation mettait de brusques sanglots, elle dit :

— Il y a Bolomey, à l'avenue de Morges, qui demande un manœuvre !...

Depuis des mois, des années, chaque fois avec la même insinuation lente, elle lisait ainsi les « offres de places ». Et chaque fois, Pénau se leva, s'approchait de la fenêtre, et semblait s'absorber dans un spectacle qu'il était seul à voir.

Francis Gaudard.

Conseil équivoque. — P... disait à un garçon de café qui le servait mal :

— Il faut vous marier.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous n'êtes pas fait pour rester garçon.

TROIS HEURES DE L'APRÈS-MIDI

On voit venir Mme Blanc

Avec un panier de laitues.

« Ça va-t-il bien ? » « Pas tellement.

Que voulez-vous, on s'habitue ».

On voit venir le menuisier.

« Eh bien, Bovard, et cette armoire ? »

« Ah ! mon Dieu, j'ai pas commencé,

J'ai de l'ouvrage à n'y pas croire. »

On voit venir le petit chat

Noir et blanc de la boulangerie.

« ...Mais d'ici à la fin du mois

Je tâcherai de vous la faire. »

« Alors bon, je compte dessus ».

On voit venir un char de paille.

« En règle, mais je n'en peux plus.

J'ai mal aux reins tant je travaille. »

On voit venir enfin Monsieur

Le pasteur qui fait ses visites.

Alors Bovard baisse les yeux.

Mme Blanc se sauve vite.

MALADE MALGRÉ ELLE

LA scène se passe à S..., joli et pittoresque village de la plaine du Rhône.

Madame Irène Torrent, une brune à la taille élancée, aux yeux noirs et pénétrants, passait pour être acariâtre, sournoise et boudeuse.

Par contre, son mari Xavier Torrent, était gai, causeur prenant à la poignée de main franche et cordiale. Dans les sociétés, Xavier était l'homme du jour, indispensable, le vrai bout-en-train. Au « Cercle libéral », il faisait partie du comité.

Dans son discours d'ouverture, au congrès du parti, à Ardon, il se fit remarquer par un excellent plaidoyer. Son élocution fut abondante et d'une belle humeur.

L'adversaire politique craignait son verbe net, précis, mordant, jamais long, un brin voltairien : *castigat ridendo...*

A la fanfare, il tenait à peu près tous les instruments : baryton, bugle, cornet à piston, clarinette, etc., il « jouait même du tambour ».

La maisonnette au toit bruni, au bord de la grande route, où l'asphalte brille comme le crâne d'un savant, paraissait avec sa treille, ses abricotiers, un vrai nid d'amoureux.

Cependant, dans l'âtre où la bûche se tord, éclate sous les baisers du feu ardent, la flamme de l'amour s'est éteinte... Irène, la brune aux yeux noirs, a transformé ce joli foyer en un enfer.

Un jour que Xavier vint à midi pour dîner, rien n'était prêt ; madame Irène s'était mise au lit, la tête cachée dans l'oreiller.

— Qu'as-tu, ma chérie ? fit Xavier anxieux, de sa voix la plus douce.

Aucune réponse.

Xavier fit atteler sa mule et s'en fut à Martigny quérir le docteur Calpini.

Deux heures après, le médecin était au chevet d'Irène. Après l'auscultation d'usage, se tournant vers Xavier, le praticin ordonna :

— Mon cher, ta femme est bien malade, achète-lui un cornet de fondants...

Le remède eut, en effet, raison du mal et quelques instants plus tard. Irène roucoulait sous la tonnelle une chanson nouvelle.

Hélas ! le bonheur fut de courte durée : huit jours s'écoulèrent et madame dut s'alterer à nouveau, parce que Xavier s'était attardé au « Cercle libéral ».

La tête dans les mains, le pauvre Xavier soupirait et ne savait à quel saint se vouer.

Soudain, une idée lumineuse lui vint : « Il y a le docteur Carron de Bagnes qui fait des miracules, lui seul pourrait guérir mon Irène et remettre un peu de soleil dans mon foyer ».

Le lendemain avait lieu la foire d'automne dans cette commune, sous prétexte d'y acheter une génisse, il pourrait peut-être aviser le Dr Carron.